

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

LE

# SEMEUR CANADIEN,

**Journal des Connaissances Utiles**

EN

**POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.**

Le champ c'est le monde.  
*Math. XIII. 38.*

38940

**PREMIER VOLUME.**



**MONTREAL.**

**AU BUREAU DU SEMEUR CANADIEN.**

1852.



## TABLE DU PREMIER VOLUME.

Du 27 Février au 31 Décembre 1851.

	PAGES.		
<b>POLITIQUE.</b>		<b>PHILOSOPHIE MORALE ET RELIGIEUSE.</b>	
Assemblée du Comté de Huntingdon.	17	De la Mélancolie.	2
La Féodalité dégringole.	ib.	Du besoin d'émotions.	4
La <i>Minerve</i> et l'Assemblée de St. Édouard.	28	Connaissance de soi-même.	39
Californie.	139	Le Dogme et la Morale.	60
De la Justice à Rome.	178	La Vérité.	97
La République Française.	190	Paisible.	103
Révolution en France.	205	L'horreur du Vide.	ib.
Kossuth aux Etats-Unis.	206	Histoire d'un Livre.	103, 107, et 122
Nouvelles et Faits divers à chaque numéro.		Les Petits Malheurs.	113
		La Vie.	121
		De la Conscience à différentes époques de la vie morale en France.	172
		De la Volupté.	177
<b>LITTÉRATURE.</b>		<b>POLÉMIQUE.</b>	
Poésie : Je ne voudrais pas vivre toujours.	2	Est-il permis de faire des Hypocrites ?	2 et 21
De la Littérature.	7	Prédications récentes de M. Chiniquy	4
L'Orphelin.	9	Discussion entre MM. Chiniquy et Roussy.	9
Les Provinciales de Pascal.	( 18, 25 et 41	M. Chiniquy corrigeant les versions de l'Écriture.	20
Complainte.	43	Attaques des <i>Mélanges Religieux</i> .	21
Allons faire fortune à Paris. 49, 58, 67, 76, 82, 95, 105, 114, et 143.	75	On prend encore le <i>Semur</i> pour un Suisse.	29
Le Lac.	94	Un mot amical à <i>L'Avenir</i> .	36
Cantique.	187	Encans du dimanche pour les morts.	37
Ma petite Sœur.	142	Contradictions de M. Chiniquy.	ib.
Les Souvenirs du Peuple.		Pourquoi sommes-nous pauvres ?	47
Le Père et la Mère de M. de Lamartine pendant la Révolution française.	149	Remarques sur la version romaine de la Discussion entre M. Roussy et M. Chiniquy.	60 et 78
De la Poésie.	155	De la Tradition.	71 et 87
		La Grande Procession.	98
		Quelle est la vraie église.	101
		La Bénédiction des Grains.	118
		Un chapitre sur les Reliques.	124 et 136
		Concile de Québec.	138
		Cérémonies et Culte.	ib.
		Une étrange espèce de Pénitences.	145
		Prêtres et ministres français à Londres.	147
		Infailibilité de l'Église romaine.	151
		Formule d'abjuration.	152
		Jésus et Jésusite.	157
		L'incrédulité chez nous.	173 et 188
		De la Confession auriculaire et de l'Absolution.	183
		Rome et la Liberté religieuse.	197
		De la Lecture de l'Écriture sainte.	198
		<b>RELIGION ET MÉLANGES ÉVANGÉLIQUES.</b>	
		L'Évangile.	20
		Pensées et Miettes. 21, 32, 56, 91, 97, 124, 156, et	205
		Une bonne espèce de Pénitences.	28
		Dieu connu par le cœur.	31
		La Morale Évangélique.	37
		Un jeune homme qui a trouvé le bonheur.	47
<b>VOYAGES.</b>			
Un Jeudi et Vendredi saints à Jérusalem.	99 et 111		
Séjour dans une île déserte.	162		

TABLE DES MATIERES.

Tendresse aveugle d'un père.	52	Des Boissons enivrantes.	196
Piété de Washington.	53	Ivrognerie et Misère.	201
Le reniement de St. Pierre et le regard de Jésus.	ib.		
Désespoir de l'impie.	54	AGRICULTURE.	
L'oubli et l'abandon des pauvres.	62	État actuel de l'Agriculture dans le Bas-Canada.	93
Le présent et l'avenir.	ib.	Economie chez le cultivateur.	113
La mort.	ib.	L'Agriculture en Europe et au Canada.	195
Un mot aux Parents.	69		
L'Évangile en Belgique.	ib.	VARIÉTÉS.	
Dernières paroles de quelques hommes célèbres.	74	Introduction.	1
Vie privée de Fénelon.	75	Un mot à M. Blanchet.	5
L'Union de cœur dans la diversité de formes.	97	Le Climat du Canada et le St. Laurent.	14
Le Salaire du Péché.	86	Erreurs et Préjugés populaires.	15
Le domestique fidèle.	97	Discours récents de quelques chefs sauvages.	28
Le Pharisien et le Pèager.	99	Une question sans réponse.	29
Réponse d'un ministre.	100	Le Pôteau-Indicateur.	39
De qui avons-nous besoin ?	104	La Prétendue Sorcière brûlée.	54
Réflexions pratiques sur le Pharisien.	108	Publications récentes, etc.	47
Une erreur des gens du monde.	109	Pêcheries de Terre-Neuve et de Gaspé.	48
Deux classes d'individus dans le monde.	ib.	Détails statistiques sur la ville de Londres.	52
L'Abattement.	113	Route du Mississipi.	55
L'Évangile et la Conscience.	117	Des influences physiques de la Lune.	ib.
Appel à la Conscience.	126	Un jeune homme sensé.	56
L'Oraison dominicale.	ib.	Civilisation chrétienne.	61
L'Espérance du chrétien.	127	La Colonie de Libéria.	62
Vivre selon la chair.	ib.	Du concours ouvert à l'Institut-Canadien.	68
Une des œuvres du chrétien.	145	Histoire de deux flocons.	70
Le salut gratuit ou point de paix.	147	Emploi de la langue française au Canada.	ib.
Pouvoir de l'Évangile.	154	La nature dans l'Amérique Méridionale.	75
Certitude de la mort.	165	Dante sur sa langue maternelle.	80
Hymne.	174	Le Ciel et le Système solaire.	89
D'une phrase du Dr. Dorion.	181	Classification des hommes.	91
De l'Apparence du mal.	ib.	La Mère des Douleurs.	92
Du renoncement à soi-même.	187 et 203	Anecdotes relatives au dimanche.	119
La Lampe de la Veuve.	196	Une curieuse expérience.	140
De la Reconnaissance.	ib.	Une Voiture commode.	ib.
La convoitise punie.	197	L'île Bourbon.	153
John Wesley.	ib.	Le Vogneur.	ib.
Fragment d'une lettre de l'Ex-Président Jackson.	205	Un Aéronaute attrapé au vol.	ib.
Le Dr. Pusey.	ib.	Les lions et les tigres domptés.	ib.
Lettre de Milton sur sa cécité.	208	Les deux bustes.	154
		Un orphelin reconnaissant.	156
		Sur quoi vous appuyez-vous ?	163
		L'annihilateur du feu.	164
		Nouvelle-Galles du Sud.	ib.
		Population de l'Irlande.	ib.
		Dernière visite à l'Exposition.	167
		Les chemins de Fer en France.	175
		L'héroïsme de la probité.	180
		Picards contre Américains.	ib.
		Tocsin d'incendie.	ib.
		Bonjour Kossuth.	ib.
		Déplorable erreur.	182
		Exhumation des Restes de l'Amiral Coligny.	186
		L'homme au Masque de fer.	ib.
		Un Festin de Cannibales.	187
		Le Père Claver.	190
		Achèvement du Télégraphe sous-marin.	192
		Des Esclaves intelligents.	197
		Compagnie d'Assurance.	200
		Rien de nouveau sous le soleil.	ib.
		La peau du lion.	ib.
		Petitesse de la Terre.	208

BIOGRAPHIE.

Olympia Morati.	127 et 146
Le Capitaine David.	129 et 133
Alexandre Vinet.	155 et 165

CHARACTÈRES.

Le Gourmand.	6
L'Egoïste.	40
Un honnête homme.	73
L'homme heureux.	202

ÉDUCATION.

Des obstacles aux progrès de l'Éducation au Canada.	46
Nécessité d'une École Normale dans le Bas-Canada.	69
D'une pétition relative à l'Éducation.	98
De l'Éducation Cléricale.	181

TEMPÉRANCE.

Progrès de la Tempérance.	72
---------------------------	----

LE  
**SEMEUR CANADIEN,**

**Journal des Connaissances Utiles**

EN

**POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.**

Le champ, c'est le monde.  
*Matth., XIII. 38.*

**CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.** LE SEMEUR CANADIEN se publie à Napierville, Bas-Canada, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le PRIX de L'ABONNEMENT est de 3 Chelins et 9 Deniers par Année pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* 10 Chelins; et pour sept *Exemplaires* 20 Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au REDACTEUR. On est instamment prié d'affranchir.

LE  
**SEMEUR CANADIEN.**

**INTRODUCTION.**

EN commençant la publication du *Semeur Canadien* nous croyons devoir nous expliquer sur le but que nous nous proposons, ainsi que sur le caractère que nous pensons donner à cette feuille. Il suffira de quelques mots pour mettre le public en demeure d'apprécier notre œuvre et de juger de nos intentions.

Nous applaudissons de toutes nos forces aux généreux efforts tentés pour améliorer le sort de notre population. Le zèle et le noble dévouement de ceux qui dévoilent et attaquent les abus, dont nous souffrons tous, nous inspirent à la fois de la joie et de la sympathie. Mais nous ne pouvons nous empêcher de remarquer une lacune dans l'œuvre réformatrice qui s'accomplit sous nos yeux. Cette lacune c'est l'absence de vues claires, de vues exactes sur le Christianisme, sur les moyens de perfectionnement et de progrès qu'il renferme. Doit-on s'en étonner? Non certes; car quand on a offert à un peuple une religion dénaturée, un christianisme frelaté, il n'est pas surprenant qu'il s'en détourne avec indifférence et que, confondant la vérité avec l'erreur qu'on a voulu lui inculquer, il voue l'une et l'autre au même mépris. Mais pour ne pas être étonnant, ce n'en est pas moins triste et affligeant. Oui, il est triste de voir que le remède le plus sûr et le plus efficace pour nos misères temporelles et spirituelles, bien loin d'être apprécié, n'est pas même indiqué. Car, sachez-le bien, vous aurez beau améliorer les institutions sociales, faire disparaître les abus et répandre l'instruction dans toutes les classes de la société, sans convictions religieuses, sans espérance pour l'avenir, sans perspectives de bonheur au-delà de la tombe, notre peuple ne sera *réellement* pas plus heureux qu'il ne l'est à présent.

Or, cette lacune, nous désirerions la signaler à l'attention des vrais patriotes et contribuer à la combler en présentant au public canadien ce que nous savons être les enseignements fidèles et authentiques du Christianisme.

Cependant nous ne pensons pas que l'on doive négliger les moyens ou les sources secondaires de moralisation, de bonheur et de progrès: aussi nous ferons-nous un devoir de plaider la cause des réformes que nous jugerons nécessaires ou utiles, convaincu que nous sommes, que si les institutions d'un peuple ne sont pas *tout*, elles n'en sont pas moins pour beaucoup dans la prospérité et le bonheur de ce peuple. A cet égard, nous pouvons signer le programme de l'*Avenir*, au moins dans ses traits généraux.

Nos colonnes seront aussi ouvertes aux connaissances utiles, à la bonne littérature et aux nouvelles intéressantes. Et en fait de connaissances utiles, nous n'oublierons pas celles qui se rapportent à l'Éducation: tout ce qui pourra jeter quelque jour sur ce sujet important, digne des études et des méditations de tout bon citoyen, nous l'accueillerons avec plaisir et reconnaissance. La cause de l'Éducation est une de celles que nous avons le plus à cœur et à la prospérité de laquelle nous serions trop heureux de contribuer, ne fût-ce que pour peu de chose.

De plus, de bons articles sur des sujets divers, dus à la plume des meilleurs écrivains de France, enrichiront régulièrement notre feuille et en feront un recueil aussi instructif qu'intéressant.

Nous ne nous sentons pas appelé à nous lancer dans le domaine de la politique. C'est une sphère que nous laisserons volontiers à d'autres, nous réservant seulement le privilège de présenter nos remarques et d'exprimer notre sentiment sur les événements les plus importants qui s'y accompliront.

En un mot, nous voulons "que toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses graves, toutes les choses justes, toutes les choses pures, toutes les choses aimables, toutes les choses de bonne réputation" soient l'objet de nos pensées, selon la recommandation d'un écrivain célèbre, et prennent place dans notre journal. C'est dire que tout ce qui intéresse l'homme nous le considérerons de notre ressort et nous nous en occuperons dans la mesure de nos forces et des ressources littéraires que nous avons à notre disposition.

Notre feuille sera publiée à NAPIERVILLE, (Comté de Huntingdon), et paraîtra le Deuxième et le Quatrième Jeudi de chaque mois. Le prix de l'abonnement sera comme ci-haut.

POESIE.

Je ne voudrais pas vivre toujours.

Job: VII, 16.

De la science allez gravir le faite,  
S'écrie un sage, et vous vivrez toujours.  
Homme, tais-toi ! silence, faux prophète !  
Dieu, sous le ciel, nous compte assez de jours.  
Laisse la tombe, au pèlerin qui pleure,  
Ouvrir un gîte où l'on ne pleure pas.  
Ailes du temps, sonnez, sonnez notre heure !  
Qui donc voudrait toujours vivre ici-bas ?

Sur la poussière où notre pied se lasse,  
L'espoir, au loin, nous montre un doux abri.  
Nous y courons ; le prestige s'efface ;  
L'herbe est séchée et la source a tari.  
L'orange encor nous enveloppe et gronde ;  
La terre tremble et gémit sous nos pas.  
Ange exilé dans le désert du monde,  
Qui donc voudrait toujours vivre ici-bas ?

L'homme choisit, pour égayer sa route,  
Deux compagnons, l'amour et l'amitié.  
Mais l'un s'éteint dès qu'il voit ce qu'il coûte ;  
Loin de nos pleurs l'autre fuit sans pitié.  
Tout sent, enfin, l'homme dort sur la grève,  
Mais il s'éveille au bruit de nos débats ;  
Un sort jaloux lui prend même son rêve.  
Qui donc voudrait toujours vivre ici-bas ?

Sous mille aspects le mal séduit notre âme :  
Humble reptile ou lion rugissant,  
Prompt comme l'aigle, ardent comme la flamme,  
Il vient, nous quitte, et revient plus puissant.  
Dans ses réseaux, à toute heure, il m'entraîne ;  
Je suis esclave après tant de combats.  
Toi seule, ô mort, tu briseras ma chaîne !  
Qui donc voudrait toujours vivre ici-bas ?

Quand le Sauveur me dit : Je te pardonne,  
L'effroi se mêle à mes joyeux transports :  
Un souffle aride effeuille ma couronne,  
Mon front pâlit sous la main du remords ;  
Et si j'écoute une voix qui m'encense,  
Mes souvenirs en murmurent tout bas.  
C'est près de Dieu qu'habite l'innocence :  
Qui donc voudrait toujours vivre ici-bas ?

Pourquoi frémir devant ce lit de pierre,  
Où Jésus-Christ a trouvé du sommeil ?  
Quand l'homme juste y ferme sa paupière,  
La foi lui dit : Attends un doux réveil.  
Sur son tombeau Dieu fait luire une étoile,  
Soleil sacré qui ne se couche pas.  
Pour nos regards les cieus n'ont plus de voile ;  
Qui donc voudrait toujours vivre ici-bas ?

De quels accords mon oreille est ravie !  
AnGES, martyrs, élus, je vous entends ;  
Je vois l'asile où renaît notre vie  
Sous les rayons d'un éternel printemps.  
Oh ! donnez-moi l'aile de la colombe,  
Esprit de Dieu, soutiens moi dans tes bras !  
Puisse-je dire au-delà de ma tombe :  
Qui donc voudrait toujours vivre là-bas ?

G. DE F.

Condorcet.

DE LA MELANCOLIE.

Il est un état de l'âme difficile à définir mais néanmoins profondément réel, dans lequel presque tout n'est que vide et tristesse au fond du cœur, alors même que les circonstances, au milieu desquelles il est placé semblent devoir lui sourire ; état vague et mystérieux dans ses causes, quoique fortement caractérisé dans ses effets. Le

cœur s'était-il attaché aux choses qui, selon les vues étroites du monde, sont dignes de recherche, à la gloire, aux richesses, au repos : il s'en dégoûte maintenant qu'il en est rassasié. Était-il dévoré par la soif de la vérité malheureux de n'avoir pu l'étancher, parce qu'il puisait à des sources impures, il languit et s'affaïsse d'instant en instant. Plaçait-il son bonheur dans les épanchements de l'amitié et dans le développement des affections les plus légitimes et les plus douces : peu à peu il sent que les êtres qu'il chérit peuvent lui être enlevés, et qu'ainsi ce bonheur n'est que précaire. Il s'inquiète, il n'ose plus former de desirs, il ne voit que des sujets d'angoisses là où le monde ne voit que matière à plaisirs et à jouissances ; tout devient pour lui, désormais, décoloré et sans vie ; en un mot, il est malade. Ce même cœur, qui naguères palpait de bonheur et d'espérance, se gonfle maintenant de soupirs ; la solitude devient un besoin pour lui ; il s'y voit, il s'y étudie, s'y replie sur lui-même. Il n'ose confier à personne les soucis qui l'agitent ; car il craint de n'être pas compris ; il se comprend en effet déjà si peu lui-même ! Il gémit et ne sait où rencontrer quelques consolations. N'est-ce pas là cette tristesse selon le monde, que l'Écriture nous représente comme conduisant à la mort ? Oh ! combien est malheureuse l'âme qui, travaillée de la sorte, tombe et pèse sur elle-même de tout le poids de son désespoir ! Le monde tentera peut-être, dans un accès de fantaisie commisération, de rappeler en elle la vie qui s'éteint par degrés ; mais que pourra faire le monde, ce prince de l'ignorance et de la folie avec ses consolations de néant ? Depuis quand le chaos a-t-il engendré l'ordre, depuis quand la mort a-t-elle enfanté la vie ?

Que n'est-il donné à cette âme, qui se courbe et se flétrit sous le fardeau d'une tristesse mortelle, d'éprouver une tristesse entièrement différente dans sa cause et dans ses effets, la tristesse selon Dieu, qui, loin de précipiter l'âme dans les régions de la mort, la guide dans les sentiers de la vie ! Trembler devant un Dieu juste dont elle a insulté la majesté et violé les saints commandements, s'humilier sous la main puissante de ce Dieu, pleurer sur ses fautes, sentir ses transgressions et ses misères, désespérer d'elle-même, soupirer après les manifestations de la miséricorde d'en haut, appeler à grands cris le pardon et la délivrance : voilà le véritable rôle de l'âme humaine, alors qu'elle est saisie des poignantes étreintes de la tristesse selon Dieu. Heureuse l'âme qui l'éprouve ; car pour elle viendront les joies les plus pures, les joies de la réconciliation avec son Père céleste ; tôt ou tard il lui sera donné de goûter une paix qui surpasse toute intelligence, une paix dont le Dieu de bonté et de miséricorde est l'unique et adorable dispensateur. On l'éternel a promis de ne pas rompre tout-à-fait le roseau froissé, de ne pas éteindre le lumignon qui fume encore ! Eh bien ! que l'âme travaillée et chargée saisisse avec ardeur cette encourageante promesse, Un jour viendra où la lueur expirante du lumignon se changera en une flamme vive et durable ; un jour viendra où le roseau se redressera sur sa tige, et se balancera mollement sous la douce influence d'un souffle bienfaisant.

Est-il permis de Faire des Hypocrites ?

1.

On peut lire des centaines de sermons sans en rencontrer un seul sur l'hypocrisie. Cela est étrange. C'est contre l'hypocrisie que Jésus-Christ a déployé les plus grandes sévérités de sa parole. Comment se fait-il que les plus célèbres prédicateurs se soient tins sur un vice que le Sauveur a tout particulièrement détesté ? Si l'on cherche des noms d'hommes qui se soient signalés par de vives attaques contre l'hypocrisie, on ne trouve que des noms profanes : c'est Rabelais, c'est Régnier, c'est Molière. Pourquoi l'Église a-t-elle abandonné cette poursuite à de tels hommes ? Pourquoi n'a-t-elle pas été plus fidèle aux exem-

ples de son chef ? Le monde a-t-il jamais manqué de Phariséens ? N'y a-t-il plus de sépulchres blanchis ?

J'ai pourtant rencontré un sermon sur l'hypocrisie. Aussi appartient-il au prédicateur le plus candide que je connaisse; c'est le P. Hubert, de l'Oratoire, né vers 1640, et qui précéda Massillon dans la carrière. Le P. Hubert prend pour texte ces paroles de Saint Matthieu : *Hypocrites que vous êtes, Esate à bien prophétisé de vous quand il a dit : ce peuple m'honore des lèvres mais son cœur est bien éloigné de moi.* Il distingue deux espèces d'hypocrites : 1. les hypocrites trompeurs, ceux qui font de la religion métier et marchandise, et qui prouvent à leur manière que *la piété est propre à tout*; 2. les hypocrites trompés, c'est-à-dire ceux qui se séduisent eux-mêmes en se contentant des apparences et de l'extérieur de la piété, sans rien changer à la disposition de leur cœur.

Le courageux prédicateur, se conformant à l'Evangile, fait ainsi rentrer dans la classe des hypocrites tous ceux qui n'honorent Dieu que des lèvres, lors même qu'ils n'auraient pas dessein de tromper les hommes. Mais alors, direz-vous, combien n'y a-t-il pas d'hypocrites dans l'Eglise ! Aussi le P. Hubert ne repousse-t-il pas cette conclusion. En portant les regards autour de lui il voit l'Eglise en proie au monde, et le monde rempli d'hypocrites trompeurs ou trompés. Quel parti prendre dans une telle situation ? Il va nous le dire, et cette réponse découvre toute sa pensée.

« Donc, ô mon Dieu, non-seulement je ne ferai point le mal que fait le monde; mais je ne ferai pas même le bien comme le monde. Car le monde vous prie, le monde fait l'aumône, le monde jeûne, le monde se confesse, le monde communie. Mais je ne veux pas prier comme le monde, qui ne vous parle que des lèvres, et dont le cœur est loin de vous. Je ne veux pas faire l'aumône comme le monde, qui prétend souvent ou qu'elle lui tiennne lieu de restitution, ou qu'elle serve de sauvegarde à ses passions. Je ne veux pas jeûner comme le monde, qui, sous prétexte qu'il garde l'abstinence des viandes, ne songe jamais à s'abstenir de ses péchés. Je ne veux pas me confesser comme le monde, qui, ne connaissant presque plus que cette partie de la pénitence, met toute sa vertu à s'accuser aujourd'hui de ce qu'il commettra demain, et ne pense qu'à jouir du bénéfice de l'absolution, pour donner un faux repos à sa conscience, sans jamais penser efficacement à sa conversion. Je ne veux point communier comme le monde, qui, mettant toute sa dévotion à communier souvent, sans se mettre en peine de s'éprouver soi-même, comme l'apôtre le recommande, se jette présomptueusement à la sainte table, le lendemain d'un crime et à la veille d'un autre. »

Voilà le langage d'un vrai prêtre, et je ne saurais dire combien j'admire ce morceau d'une éloquence si simple, si naturelle. Mais j'aurais bien des questions à faire au pieux Oratorien. Je voudrais pouvoir lui demander si ce monde, qui fait de l'Eglise un théâtre d'hypocrisie, y est venu de lui-même, si ce monde qui prie à faux, qui jeûne à faux, qui se confesse à faux, qui communie à faux, s'est résolu de lui-même à ces actes hypocrites; s'il n'y a pas été poussé par une sorte de contrainte exercée par l'Eglise elle-même, et par ses conducteurs; auquel cas la responsabilité de tant de profanations et de sacrilèges ne devrait pas reposer uniquement sur ce malheureux monde, mais encore sur l'Eglise qui le contraint d'y entrer.

Que par différents moyens, l'Eglise contraigne une foule de gens à se conformer à ses rites, sans adhésion réelle, et même en dépit de répugnances déclarées, tout

homme de bonne foi Pavottera. Les Jésuites eux-mêmes n'en font pas mystère. Écoutez le P. Du Fay dans son sermon sur la communion pascale :

« Nest-ce pas un grand sujet de reproches pour nous, chrétiens auditeurs, qui croyant recevoir notre Dieu et notre Sauveur sous les espèces du pain, nous ne le recevons que comme malgré nous, et parce que nous y sommes engagés par une puissance à qui l'on ne peut résister, sans s'exposer aux terribles anathèmes dont elle menace les prévaricateurs de ses lois ? Les premiers fidèles avient-ils besoin d'être poussés de se rendre à ce divin banquet ? Ils savaient les avantages inestimables qui leur en devaient revenir, et ils persévèrent dans la fraction du pain.... Telles devraient être nos dispositions à l'égard de la divine eucharistie. Nous devrions y courir comme à l'envi, soupirer sans cesse après elle, et regarder comme un jour d'affliction et de perte le jour où nous en serions privés. Mais est-ce là l'heureuse situation de notre cœur ? Était-ce là l'heureuse situation de ceux qui contraignirent autrefois l'Eglise de s'expliquer, d'employer ses foudres pour ramener à ce divin banquet tant d'âmes que leur indolence et leur peur de foi en éloignaient ? Vous le savez, chaste épouse de Jésus-Christ; et quels furent vos gémissements, quand vous vous vîtes réduite à mettre en œuvre tout ce que vous aviez de pouvoir, pour forcer vos enfants à s'asseoir à cette table sacrée où tous leurs intérêts attachés dûlles appeler comme nécessairement ? Mais enfin ce don précieux était entre vos mains, et il s'avilissait en quelque manière par notre indolence et notre insensibilité. Il fallait donc que vous le relevassiez par votre zèle et votre autorité; et c'est ce qu'a fait le concile de Latran, en ordonnant à tout fidèle qui a atteint l'usage de raison, de communier pour le moins une fois l'an, et cela à Pâques; c'est ce qu'a confirmé le concile de Trente, en prononçant anathème contre quiconque oserait soutenir qu'il n'y a point de précepte dans l'Eglise touchant la communion pascale, et qu'on peut s'en dispenser sans crime, quoiqu'on ait atteint l'usage de raison. »

Voulez-vous entendre les mêmes choses d'une bouche tout autrement éloquentes ? Écoutez Massillon :

Il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé, un cœur impatient, oppressé, avide; une faim et une soif de Jésus-Christ, un goût réveillé par l'amour; en un mot, ce que j'ai appelé une foi ardente qui nous fasse aimer « le pain, dit un Père, que demande un cœur affamé : *Interioris hominis quærit esuriam.* » (S. Aug., Conf. 1-5.)

L'orateur développe cette pensée dans une des plus merveilleuses pages qu'il ait écrites; puis il poursuit :

« Tels sont les desirs qui doivent nous conduire à l'autel. Mais, hélas ! les uns y apportent un dégoût et une répugnance criminelle; il faut des occasions pour les y déterminer; d'eux-mêmes ils ne s'en aviseraient jamais. Mais, que dis-je, des occasions ! il faut des foudres et des anathèmes; il faut que l'Eglise tonne, foudroie. Bon Dieu ! que la tiédeur des chrétiens ait réduit votre Eglise à leur faire une loi de la participation à votre corps et à votre sang; qu'il ait fallu des peines et des menaces pour les conduire à l'autel et les obliger de s'asseoir à votre table ! que toute la félicité du chrétien sur la terre soit devenue pour lui un précepte pénible ! que le privilège le plus glorieux dont vous puissiez favoriser les hommes, soit pour eux une gêne et une contrainte ! Ah ! Seigneur, quand vous donnâtes à votre Eglise le pouvoir de lier, vous attendiez-vous qu'elle en dût faire cet usage ? et son autorité était-elle destinée à traîner ses enfants à l'autel, ou à en séparer ses ennemis ? »

Quel éclair de lumière dans ce pathétique regret ! Vous parlez d'autorité, illustre évêque; c'est à séparer ses ennemis de l'autel, et non à y traîner ses enfants qui doivent employer l'autorité de l'Eglise. Et pourquoi y traînerait-elle ses enfants ? Le Christ doit attirer tous les hommes à lui,



mais il n'en traîne aucun. Tous ceux qui lui appartiennent entendent sa voix et le suivent; des enfants ont-ils besoin d'être traités? Ceux que vous appelez de ce nom n'en sont donc pas; ce sont des étrangers, des indifférents, et peut-être des ennemis. Il est vrai qu'ils se laissent traîner, qu'ils cèdent à l'effort de la chaîne; mais que sortira-t-il de cette obéissance contrainte? Des esclaves et surtout des hypocrites. Or, je vous le demande, illustre évêque, est-il permis de faire des hypocrites? Et quand vous avez déclaré que "le pain de vie se change en poison pour la plupart des fidèles, que l'autel voit presque plus de crimes que le théâtre, que Jésus-Christ est plus outragé dans son sanctuaire que dans les assemblées des pécheurs avez-vous pu ne pas reculer d'effroi à la pensée de l'accablante responsabilité que font peser sur l'Eglise ces prétendus enfants qu'elle traîne et qui ne l'aiment point, qui lui obéissent et qui la déshonorent, et que vous appelez vous-même avec autant de raison que d'énergie "des chrétiens monstrueux," — *Semur de Paris.*

### Du Besoin d'Emotions.

Placé, pour parler le langage de la psychologie, au milieu d'une foule de choses dont le mode d'action se diversifie à l'infini, le cœur humain reçoit d'elles des impressions incessamment renouvelées, sous l'influence desquelles il se meut; telle est la condition de son existence. Il éprouve des sympathies ou des antipathies, du plaisir ou de l'aversion, un état de bien-être ou de malaise. Passif, en ce sens qu'il est accessible aux impressions de tout genre, il devient ensuite actif, en ceci qu'une fois les impressions produites, il agit avec une instantanéité merveilleuse. Il y a plus; loin d'attendre toujours que telles ou telles causes viennent l'affecter, il se précipite souvent à leur rencontre, il les recherche, il les sollicite, il a besoin d'être ému, d'agir, de vivre enfin; car pour lui, comme pour l'intelligence et pour l'organisme, vivre c'est agir.

Les émotions, sous le joug desquelles il est placé, sont de plus d'un genre. Il en est de douces, d'agréables, de légères, de même qu'il en est de sérieuses, de désagréables, de poignantes. Les unes font épanouir le cœur ou se bornent à l'effleurer; les autres l'agitent fortement et le déchirent.

Je ne prétends pas ici décrire le besoin d'émotions en général. Il me suffit de l'avoir constaté. Je passe à l'examen d'une tendance particulière qu'il engendre; tendance oratoire, abusive en elle-même, et désastreuse dans ses résultats. Il n'est que trop facile de saisir au passage quelques-uns des faits par lesquels elle se traduit.

Que veut cette foule qui se précipite indifféremment, dans l'enceinte d'une cour d'assises, sur la place publique théâtre lugubre d'une exécution capitale, ou sur les bancs d'une salle de spectacle pour s'y repaître des déclamations frénétiques du mélodrame? Pourquoi cette soif de l'horrible, du monstrueux, du atroce? C'est que cette foule court après des émotions. A quoi pense cet homme dont la fortune est faite, et qui, plutôt que de l'entretenir sagement, la compromet dans des spéculations qu'il sait être des plus chancelantes? Il redoute les assauts de l'ennui et la monotone quiétude d'une paisible possession. Mieux vaut pour lui aventurer sa fortune, afin de tenir son attention éveillé et de livrer son cœur à une continuelle sur-excitation. Cet homme a aussi les émotions à sa manière. Nonchalamment étendue sur un complaisant sofa, blusée sur mille

et mille plaisirs, et languissant sous le fait d'un *doce fa niente* de chaque jour, que demande cette jeune femme aux pages romanesques qu'elle feuillette du bout du doigt? Elle soupire après quelques émotions. Qu'espère, enfin, ce jeune homme qui tout-à-coup quitte famille et amis pour se lancer dans les péripéties aventureuses d'une guerre ou d'un voyage? Il compte sur des émotions.

Ainsi, des émotions, voilà ce que les uns et les autres se résignent à mendier. Et pourquoi? Parce que le temps leur pèse, que le désœuvrement leur est en inimitié, et que les émotions dont ils ambitionnent les étrointes répétées, seront pour eux une manière de passe-temps. Oui, passer le temps, ou, pour employer une expression familière, mais énergique, tuer le temps, voilà ce qu'ils veulent, et ce sera un bon résultat obtenu que d'être arrivé de la sorte, fût-ce de mieux, au bout d'une journée, d'une semaine, d'un mois, d'une année. Grâce à cette déplorable tactique du moi humain, les émotions, au lieu de demeurer ce qu'elles doivent être, c'est-à-dire des instruments, des moyens, des véhicules pour atteindre un but vers lequel doit se diriger l'activité qu'elles impriment à l'âme, sont dépouillées de ce rôle secondaire et deviennent un but, puisqu'on ne veut plus être ému que pour le seul fait de l'être. La jeunesse surtout, ayant souvent à peine conscience d'elle-même, et montée sur le faux diapason d'une imagination en dissonance avec la réalité, ne donne que trop aveuglément dans les aberrations de ce genre. A son entrée dans le monde, elle recherche les plaisirs, les savoure, s'en dégoûte, revient à eux, s'étourdit au bruit du siècle, s'efforce à tout prix d'étancher la soif d'activité qui la dévore, sans se douter que quand elle aura une fois effleuré de ses lèvres brûlantes la coupe des émotions, force lui sera bientôt de la boire jusqu'à la lie. Non contente des réalités, elle s'élançait dans la région des chimères, et plus elle s'élevait dans l'atmosphère dont cette région est environnée, plus la chute qu'elle fait ensuite est grave; tant il est vrai "qu'après s'être lassés et travaillés, les jeunes gens, même les jeunes gens choisis, tombent lourdement (Essai XL, 30)." (*Extrait d'un Ecrivain de France.*)

### Predications Récentes de M. Chiniquy.

Ce monsieur fait encore des prédications dans les campagnes, mais son but à présent semble moins de servir les intérêts de la tempérance que de combattre les chrétiens évangéliques. Les discours qu'il a prononcés dans les paroisses qu'il a visitées dernièrement étaient bien plus dirigés contre eux que contre l'usage des boissons enivrantes, et il faut dire qu'il traite ses frères séparés avec des sentiments peu fraternels. Les violences de M. Chiniquy sont inouïes; en l'entendant on ne peut s'empêcher de s'écrier:

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme d'un *Saint Père*.

Les armes qu'il emploie sont tour à tour la plaisanterie, le dénigrement et l'insulte. Si le romanisme ne peut se défendre autrement, certes il est bien à plaindre et ceux qui l'ont abandonné n'ont pas lieu de s'en repentir.

Dans un de ses discours, M. Chiniquy comparait les Canadiens à des enfants à la mamelle, qui ont une confiance sans bornes dans leur mère; jusqu'ici ils ont cru sur parole leur sainte mère l'Eglise; ils n'ont pas examiné. Mais cette foi d'enfant ne suffit plus, depuis que l'enfer a vomé des impies parmi eux (c'est son style), et c'est ce qui l'en-

gage à faire des conférences sur les grandes doctrines de son Eglise. C'est très-bien ; nous sommes les premiers à désirer que la foi des Canadiens ne reste pas aveugle, mais s'éclairer. Nous regrettons seulement qu'on se contente de les amuser et de les fanatiser.

Entre autres choses *intéressantes*, M. Chiniquy a dit qu'il y avait soixante-quinze religions aux Etats-Unis. Nous aimerions à en avoir le catalogue ; s'il voulait nous le donner, nous l'en remercierions sincèrement.

### Un Mot à M. Blanchet au Sujet de son Essai SUR LES BIENS DES JESUITES.

Nous avons entendu avec plaisir la lecture de cet Essai à l'Institut Canadien de Montréal, et nous avons été bien aise de le voir paraître dans le *Moniteur*. M. Blanchet est un de ces hommes qui se permettent de penser, chose assez rare dans notre pays, et qui ne croient pas que ce soit un devoir de cacher la lumière et la vérité sous le boisseau. Il nous fait sa *profession de foi* à cet égard dès le début de son travail. "S'il y a dans cet Institut, dit-il, des timides et des craintifs qui s'épouvantent de tout et qui ont peur de la vérité et de la lumière, parce que les yeux de leur intelligence sont peut-être trop faibles pour en supporter les rayons, qu'ils se persuadent bien de ce principe : " Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable ; " qu'ils osent déchirer le voile dont on veut couvrir leur intelligence, et alors ils ne s'épouvanteront plus de la vérité comme d'un monstre odieux ; en brisant ce voile tant redouté, ils verront que les fantômes ne paraissent que la nuit, et que la vérité, premier attribut de la Divinité, ne crée pas des anthropophages." Nous aimons à rencontrer des idées aussi justes, aussi libérales, et nous félicitons sincèrement ceux qui les entretiennent et qui ont le courage de les exprimer.

Les idées de M. Blanchet sur l'usage que le gouvernement devrait faire des Biens des Jésuites seront l'objet de notre examen prochainement ; pour le moment nous ne voulons parler que de son assertion relativement au Clergé protestant, laquelle nous a la fois surpris et peiné. M. Blanchet nous dit que le Clergé protestant revendique la possession exclusive de ces biens, et pour appuyer cette assertion il cite le passage suivant du livre de M. Rankin sur ce sujet :

" Que les colons protestants, dit-il, depuis le gouverneur jusqu'au plus humble sujet, s'unissent en conseil et en action, et ils pourront administrer les affaires de la colonie comme il leur plaira ! Ils pourront en tout temps et sur toute question mettre en fuite les armées de leurs antagonistes. Ils pourront à plaisir retenir les biens des jésuites à leur usage et destination ! aucun pouvoir contre leur volonté et leurs efforts réunis ne pourra leur arracher cette propriété !

D'où M. Blanchet conclut "que le Clergé protestant ne respecte guère le droit de propriété quand il peut s'en emparer par la violence et par l'appel aux plus viles passions, celles de l'envie et de l'avarice." Nous le répétons, nous avons été extrêmement étonné de ce langage et nous nous sommes empressé d'examiner l'ouvrage de M. Rankin. Nous avons bientôt découvert la méprise ou l'erreur de M. Blanchet. Dans cette citation il manque un petit mot assez significatif. C'est l'adjectif *présent* qui accompagne *usage et destination* en sorte que si le passage en question avait été fidèlement traduit, on aurait eu : " Ils (les colons protestants) pourront retenir les biens des Jésuites à leur usage

et destination *présente* " et par suite l'accusation n'aurait pu se soutenir. Car tout le monde sait que les revenus actuels de ces propriétés ne sont pas exclusivement appropriés aux écoles protestantes. Que veut donc dire M. Rankin dans ces lignes ? Il fait un appel aux protestants pour qu'ils ne laissent pas le Clergé romain mettre la main sur ces biens et pour qu'ils les retiennent à l'usage pour lequel ils ont été donnés et auquel les lois de 1831 et 1846 les ont de nouveau appropriés, c'est-à-dire pour l'Education. M. Blanchet ne devrait pas s'étonner de cela ; lui-même ne pense pas que ces propriétés doivent être données aux prêtres, convaincu comme il l'est que l'éducation, que ces messieurs donnent, n'est pas en harmonie avec les besoins de notre population.

Ailleurs M. Rankin ajoute : " que les Romanistes aient tous leurs droits, mais pas davantage." Il nous semble que ce n'est pas la le langage d'un homme qui désire tout accaparer et qui par *envie*, et par *avarice*, foule aux pieds les droits d'autrui.

Qu'on se rassure, le Clergé protestant n'est pas si cupide et si égoïste. Si M. B. est au courant des événements contemporains, il doit savoir que dans le monde entier il y a chez les ministres protestants une forte tendance à rejeter tout appui purement *terrestre*, tout avantage matériel. Voyez les Etats-Unis où un clergé nombreux ne reçoit aucun salaire de l'état et est entièrement soutenu par des contributions volontaires. Où le clergé est-il plus respecté, où son concours est-il plus recherché et apprécié ? Il ne mendie pas les faveurs du gouvernement, soit pour construire des églises, soit pour s'accumuler des fortunes, soit pour soutenir ces sociétés de bienfaisance, et le gouvernement les aime d'autant plus qu'il ne manifeste aucun désir de *dominer* par des moyens extérieurs et matériels, mais cherche seulement à exercer une influence légitime.

Voyez l'Ecosse : environ 400 ministres ont, il y a quelques années, renoncé volontairement au salaire de l'état et ont formé cette belle Eglise Libre qui, avec peu de ressources pécuniaires, mais pénétrée de l'esprit de Jésus-Christ a accompli de si grandes choses.

Voyez le Canton de Vaud en Suisse où près de 100 ministres, ont suivi l'exemple de leurs frères d'Ecosse et comme eux ont préféré les dons volontaires des troupeaux au salaire du gouvernement. Plusieurs en France et ailleurs manifestent des mêmes dispositions, le même esprit qui est celui de leur divin Maître et de son Évangile.

Et nous osons espérer que le temps viendra où les gouvernements comprendront assez les vrais intérêts de la religion pour ne salarier aucune secte, aucune communion.

Pour en revenir aux biens de Jésuites, nous regrettons qu'on ait touché à leurs revenus pour bâtir des églises anglicanes et salarier des chapelains ; nous pouvons comprendre que le gouvernement en ait agi ainsi, sans pourtant le moins du monde l'approuver. Nous serions même disposés à conseiller aux Anglicans de rembourser cet argent.

Halley et Newton.—Le célèbre docteur Halley parlait un jour contre les Saintes-Ecritures en présence d'Isaac Newton.—" Docteur Halley, lui dit gravement celui-ci, je suis toujours charmé de vous entendre, quand vous discutez sur l'astronomie ou sur d'autres branches des mathématiques, parce que c'est là un sujet que vous avez étudié et que vous comprenez bien ; mais vous ne devriez pas parler du christianisme, car vous ne l'avez pas étudié. Je l'ai fait, pour ma part, et j'ai la certitude que vous n'entendez rien à cette matière.

## CARACTERES.

## Le Gourmand.

Il est des travers auxquels les hommes sont convenus d'accorder toute leur indulgence, et qui cependant exercent sur la vie, sur les habitudes et sur le caractère, une influence mauvaise toujours croissante. On les traite avec une sorte de politesse; on ne voudrait pas les appeler par leur propre nom, ni les bannir de la société dont ils semblent les accompagnements nécessaires; et pour ne point se compromettre vis-à-vis d'eux, on a pris le parti ou de les tolérer comme indispensables, ou de les excuser comme innocents. Mais, en réalité, ces travers sont pires que les passions pour matérialiser l'âme et pour la rendre incapable de tout effort généreux. Ils la traînent terre à terre et l'accoutument à ne rechercher que des plaisirs que rien de spirituel ni de pur n'assaisonne. Défions-nous-en; car, bien qu'ils n'aient par le monde que des noms honorables, ils conduisent vite à un état où tout ce qu'il peut y avoir de noble et d'élevé dans l'âme devient la proie d'un ignoble ennemi.

Les passions excitent ordinairement des sentiments énergiques; elles grondent, elles agitent, elles troublent, et quelquefois, du sein des tempêtes qu'elles soulèvent, elles font pousser vers le ciel des cris de détresse; souvent elles font naître des inquiétudes et des remords qui tiennent l'âme réveillée. La vie qu'elles créent ressemble à la fièvre, il est vrai, mais elle vaut mieux que cet assoupissement lourd, que des travers, qui au fond sont des vices, ne manquent pas de produire, lorsqu'on ne lutte pas contre eux. Ils ressemblent à la mousse verdâtre et terne qui recouvre une eau dormante et qui s'étend lentement d'une rive à l'autre. Le soleil ne saurait plus réchauffer et purifier l'eau à travers cette croûte marécageuse. Il ne croit sur ses bords que de longues herbes et des roseaux. Il ne s'en exhale rien de bon et elle ne réfléchit rien de beau. Mieux vaudrait la voir agitée qu'emprisonnée par cette enveloppe. En effet, l'homme le plus spirituel, dans le sens religieux de ce mot, éprouvent souvent de grandes difficultés à ne pas se détourner des choses qui sont en haut. Pour peu qu'il arrête ses pensées à la terre, c'est avec effort qu'il leur redonne un élan vers les cieux, et sa course morale en est retardée. Ne voit-on pas quelquefois le vol rapide d'une hirondelle se ralentir tout à coup, parce que son aile a rasé la terre et a trempé dans une vase impure?

Comment appliquer ces réflexions au gourmand? dit-on. Le gourmand! mais c'est peut-être un homme aimable, cher à sa famille, aimé, estimé du monde. C'est peut-être un homme d'esprit, un homme de talent, un homme sensible. Comment dire du mal du gourmand! mais c'est peut-être un homme très-respectable, très-bien vu, qui se rend utile de mille manières à son pays et aux siens. Hélas! oui, tout cela peut être; je le veux bien. Ce serait cruauté que de tout ôter au gourmand et de le laisser tête à tête avec sa gourmandise; mais je prétends que ce vice, vrai perfectionnement au profit de l'amour-propre d'un vice plus ignoble, s'étend sur toutes les sensations pures et les paralyse, éteint le sentiment, l'esprit, les goûts élevés, et finit par faire de l'homme un être dont la sensibilité a été transportée du cœur au palais, dont l'imagination ne se crée que de souvenirs et de peintures gastronomiques, et dont le jugement pèse les in-

divinus à la balance d'un cuisinier.

Il faut voir le sérieux que tel gourmand apporte à l'acte important d'un repas. L'expression de sa figure annonce que pour lui est venu le moment solennel où il va retrouver ses facultés engourdies; il semble méditer quelque haute question, tant tout son être est absorbé. À table il est comme le juge au tribunal, comme le négociant dans son bureau, comme l'homme de lettres dans son cabinet, comme le député à la chambre, c'est-à-dire au centre de ses affaires, et pénétré de leur importance. Voyez cet autre. On dirait au contraire qu'il s'abandonne à de douces et riantes impressions; il devient communicatif, aimable; il recueille la joie et la répare. Qu'est-il donc arrivé? peu de chose, je vous assure. Sa gourmandise est choyée, elle est satisfaite, et sa bienveillance se déploie en proportion. Mais si vous le voyez tout à coup, le visage rembruni, devenir mordant, piquant, s'il lance l'épigramme et réprime à grand-peine sa mauvaise humeur, soyez sûr que son goût ombrageux et délicat vient de recevoir quelque offense du genre de celles qui ne se pardonnent pas. Il ne voit plus dans le maître et dans la maîtresse de la maison que des gens qui ont entrepris de le désoler. Il n'est plus aimable, il n'est plus amusant, il n'est plus bienveillant. C'est un gourmand contrarié: et qu'y a-t-il de plus rancuneux, de plus implacable? Voyez encore ces gourmands de second ordre susciter mille tracasseries, mille désagréments dans leur modeste ménage. S'agrir, se dépiter, faire perdre tête et patience à ceux qui les entourent, parce que leurs exigences gastronomiques peu en harmonie avec leur position, sont en guerre ouverte avec leur cuisine bourgeoise. Ce qui les fait soupirer après la fortune, ce ne sont pas les raffinements du luxe, la culture des arts, les bibliothèques choisies, qu'elle permet et qu'elle donne; ce n'est pas non plus la possibilité de soulager des infortunes, de faire des heureux, qu'elle procure; non, leur rêve c'est une bonne table; leurs desirs ne vont pas au-delà.

Certes, il y aurait un côté plaisant dans toutes ces joies, dans toutes ces douleurs, dans tous ces dépit, si l'on y découvrait pas aussi un côté profondément triste. Le philosophe rit et hausse les épaules en contemplant les travers humains. Il en prend aisément son parti, pourvu qu'il n'en souffre pas. Le chrétien gémit et s'afflige; il a pitié, car il considère le mal, à quelque degré qu'il se montre, et par rapport à l'âme et par rapport à Dieu; et cette manière d'envisager les choses leur donne beaucoup de sérieux. Le mal pour lui, c'est tout ce qui éloigne de Dieu; et comment ne pas pleurer sur ce qui éloigne de Dieu? Or il n'y a point de doute que le gourmand est éloigné de Dieu. Il végète tristement au milieu de goûts et de besoins qu'une âme réveillée et anoblie par l'amour de Dieu ne connaît même plus; et l'on ne sait comment faire arriver jusqu'à lui quelques paroles qui rendent un peu de vie à ses sentiments émoussés. Il semble que son intelligence même s'apaisit, que le beau ne le frappe plus, qu'il ne conçoit plus rien de grand, plus rien d'élevé, qu'il ne comprend plus le dévouement, les émotions vives, la générosité; il en est comme dégoûté. Comment donc trouver accès auprès de lui et se faire entendre de lui? Et si les choses belles et grandes de ce monde, pour lesquelles le cœur de l'homme s'enthousiasme et qu'il poursuit comme son but, quand il n'en connaît pas de meilleures, ne lui disent rien, elles qui sont pourtant partie de ces choses visibles qui sont l'apanage de l'homme, et qu'il peut saisir et goûter avec ses facultés.

naturelles, comment les choses d'un ordre supérieur, celles qui se rapportent à Dieu, à l'éternité, à la rédemption, à la sainteté, pourraient-elles toucher le gourmand et exciter son intérêt, elles qui sont en dehors des pensées naturelles de l'homme ? Etant devenu incapable d'apprécier le beau qui est à sa portée, l'idée qu'il existe un beau moral infiniment supérieur ne le saisira pas.

Cette triste impuissance d'aspirer aux choses élevées est, du reste, un des fruits de tous les vices grossiers, et c'est peut-être le plus amer de tous.

On a remarqué que selon que les dieux des peuples sauvages sont plus ou moins barbares, plus ou moins abjects, ces peuples sont plus ou moins cruels, plus ou moins avilis. Cela rappelle l'énergique déclaration de l'Écriture : que le gourmand a son ventre pour Dieu. Ce mot caractérise dans toute sa laideur un vice que le monde prend au contraire sous sa protection, qu'il couvre d'une voile, qu'il habille et qu'il décore. Aussi l'aperçoit-on, le redoute-t-on à peine, tant on a pris soin de dissimuler ses traits choquants. La Bible, avec son langage austère, impitoyable de vérité, rude par tendresse pour les pécheurs, écarte tous ces voiles tous ces ornements, et le montre tel qu'il est, c'est-à-dire souverainement laid. Que ce soit donc dans la Bible que nous apprenions à connaître le mal ! Que ce soit elle aussi qui nous enseigne à le fuir !

### Histoire des Protestants de France.

Monsieur de Félice, professeur à la Faculté de Théologie de Montauban (France), vient de publier un livre portant ce titre. Il prend la Réformation en France à son origine et en fait l'histoire jusqu'au temps présent. Il paraît que c'est un ouvrage bien fait, recommandable sous tous les rapports. Nous empruntons les remarques suivantes au Compte-rendu qu'en a donné un journal de Paris :

« Ce livre est l'histoire des luttes soutenues en France de 1521 à 1850, à l'occasion des protestants, pour l'affranchissement des consciences et pour la séparation du temporel et du spirituel. Nous prononçons ces mots avec une parfaite aisance ; rien ne nous paraît plus simple que les idées qu'ils représentent ; mais que nous comprendrons mieux ce qu'elles valent, lorsque nous nous serons bien rendu compte de ce qu'il en a coûté pour les faire prévaloir parmi nous ! A mesure qu'on avance dans la lecture de cet ouvrage, cette impression devient plus douloureuse : la nouveauté des prétentions a pu faire excuser d'abord la violence dont on a usé envers les novateurs en matière de religion ; peut-être le lecteur a-t-il essayé de trouver aux guerres civiles d'autres explications encore que celle de l'intolérance ; les grands massacres sont déjà si éloignés qu'il a pu s'en prendre de ces crimes odieux à la barbarie des temps, au lieu de leur attribuer une cause plus permanente ; mais lorsqu'il arrive au grand siècle, à la régence, au règne de Louis XV, et que, loin de voir diminuer l'esprit de persécution, il le voit introduit systématiquement, et non par une sorte d'inconscience, dans l'ensemble de nos lois, il est bien forcé de se demander avec confusion à quoi ont servi les progrès de toute espèce, s'ils ont pu s'accomplir sans assurer le respect de la conscience.

On ne sait pas assez que c'est en 1767 qu'a été rendu en France le dernier arrêt de mort pour cause de religion ; il l'a été par le parlement de Grenoble, contre le pasteur Béranger, qui, étant contumace, ne put être exécuté qu'en effigie. Cinq ans auparavant, le 18 de février 1762, un autre pasteur, François Rochette, avait été condamné à la peine capitale par le parlement de Toulouse, comme atteint et convaincu d'avoir fait les fonctions de ministre protestant ; or Rochette se trouvait entre les mains de la justice et il subit sa peine. C'est donc il y a quatre-vingt-huit ans seulement, c'est-à-dire depuis la naissance de beau-

coup de vieillards encore vivants, que la dernière sentence de mort pour crime d'exercice du ministère de la religion réformée a reçu son exécution. Et nous ne serions pas émus des épouvantables doctrines que certains écrivains catholiques osent propager de nouveau ! Le livre de M. de Félice nous montre, il est vrai, dans sa dernière partie, les progrès de la liberté religieuse dans les lois et dans les mœurs ; mais qu'il s'en faut, que le législateur ait, sous ce rapport, accompli toute sa tâche, et que l'éducation nationale, si lente à faire, soit achevée !

Les divisions de cette *Histoire* étaient naturellement indiquées par les grands événements qui en ont déterminé les péripéties. Le premier livre s'étend du commencement de la Réforme en France à l'ouverture de colloque de Poissy (1521-1561) ; le second, du colloque de Poissy à l'édit de Nantes (1561-1598) ; le troisième, de la promulgation de cet édit à sa révocation (1598-1685) ; le quatrième, de l'édit de révocation à l'édit de tolérance (1685-1787) ; le cinquième enfin, de cette dernière époque au temps présent (1787-1850). L'auteur a eu soin de marquer, dans ce calendrier qui embrasse plus de trois siècles, les dates qui, sans avoir acquis la même célébrité historique, doivent être rappelées dans le développement des faits ou à propos de la marche des idées.

### De la Littérature.

La littérature est encore aujourd'hui comptée parmi les objets de l'instruction supérieure ; et bien, que sa notion soit devenue un peu vague, et se noie, à ses limites, dans tout ce qui l'entoure et devait la circonscire, il reste encore dans la nouvelle idée assez de l'ancienne, assez de spécialité nette et saisissable, pour qu'on sache à peu près de quoi l'on va s'occuper quand on ouvre un livre sur la littérature. S'il est difficile de dire précisément ce qui appartient ou n'appartient pas à la littérature, cette difficulté, à vrai dire, a toujours plus ou moins existé ; la littérature vit de tout, lève sur toutes choses un tribut.

Et, semblable à l'abeille on nos jardins écloses,  
De différentes fleurs elle assemble et compose  
Le miel qu'elle produit.

Elle n'est pas tant une science à part que le lien commun, l'interprète mutuel de toutes les sciences ; elle réduit toutes les idées à l'unité de sa forme, ou les passe toutes à son filtre, qui ne laisse traverser que ce qu'elles ont de plus général et de plus simplement humain. A la lettre, on doit dire qu'elle *humanise* la science ; ou qu'elle rend propre à l'humanité ce qui n'était convenable d'abord qu'à une certaine partie de cette humanité, à tel ou tel groupe séparé des autres et resserré en soi par le fuit d'un goût particulier, d'une faculté dominante, ou d'une étude à part. Elle extrait de chaque spécialité, apanage de quelques-uns, ce qui peut être à la portée et à l'avantage de tous. Je n'ai pas besoin de dire que ce mot *tous* doit se prendre en un sens relatif et restreint ; j'aurais plutôt besoin de faire observer que ce sens on cette application n'est pas aussi restreinte que bien des gens pourraient le penser.

Infatigable messagère, elle va donc de l'humanité vers ces groupes dont j'ai parlé, et de ces groupes vers l'humanité ; elle demande à la science des idées générales, pour en grossir ce fonds que l'humanité entretient et renouvelle sans cesse, puis elle retourne vers la science, et lui porte des idées humaines dont la science profite à son tour. Elle rapporte aux dépôts du vrai et de l'utile, cet utile et ce vrai traduits sous l'aspect du beau ; du beau, qui est sa forme, son objet, l'émanation la plus pure de la pensée, et, peut-être, le vrai dans toute sa vérité, dans toute sa lumière, avec tous ses reflets. Car la pensée humaine ne se satisfait pas à moins ; et le beau est à ses yeux, sinon la dernière cime, du moins le complément nécessaire du bon et du vrai.

La littérature donc ne défaillera point, tant que ne défailtront point la pensée, par qui elle vit, et la société, pour qui elle subsiste. La littérature est le résultat idéal de la civilisation, elle dit l'état intérieur, comme un parfum, trahit la présence et la nature d'un objet odorant. Elle

sera toujours l'asile, le lieu, le rendez-vous de toutes les pensées très-généralement humaines, dégagées d'applications trop spéciales, de détails trop techniques, et, s'il faut tout dire, d'utilités trop immédiates. Elles occuperont toujours un coin dans l'intelligence, une place dans l'intérêt des sociétés civilisées. Elle achèvera toujours, et même elle commencera la culture de l'homme, en qui elle fera fleurir, avant tous les autres éléments, le pur élément humain. On pourra bien, à différentes époques, donner différents motifs à cette étude; on l'expliquera de différentes manières; et dans les meilleurs temps, on ne l'expliquera point; mais toujours cette étude aura son temps et son rang dans la vie; et tel sera son charme, que les hommes mêmes qui auront trouvé ou seront sûrs de trouver ailleurs une gloire solide, envieront ou regretteront, comme la meilleure, celle que donne l'étude des lettres, *humanores literæ!*—Vinet.

## Nouvelles et Faits Divers.

**PARLEMENT.**—Le Parlement est encore prorogé jusqu'au 26 mars prochain, mais il ne paraît pas qu'il doive se réunir même alors. Il est probable qu'il n'y aura pas de session avant le mois de Juin.

**BARREAU DU HAUT-CANADA.**—Nous apprenons par *l'Examiner* que des avocats et des étudiants en droit de Toronto se proposent d'abandonner leur vocation pour se mettre dans le commerce. "Voilà, dit le même journal, ce que nous appellerions des jeunes gens sensés. Nous pensons qu'il en est plusieurs dans le Bas-Canada, auxquels on devrait dire: "Allez et faites de même."

**COMPOSITION ACTUELLE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE DE FRANCE.**—L'Assemblée Nationale de France se compose maintenant, nous dit le *Moniteur* (de Paris), de 43 Ex-Ministres du gouvernement, de 22 ambassadeurs ou personnes qui ont représenté la France auprès des cours étrangères, 22 membres de l'Institut, 6 Vice-Amiraux, 34 Généraux, 32 Ex-Pairs de France et 110 Membres de l'ancienne Chambre des Députés. Des 900 membres de l'Assemblée Constituante 300 seulement ont été réélus et font partie de l'Assemblée Législative. Le membre le plus âgé a 82 ans et le plus jeune 28 ans.

**TRAFFIC DES NOIRS.**—La traite, cet infâme commerce d'êtres humains, n'est pas encore abolie, comme on se le persuade volontiers. De 1840 à 1848 inclusivement on a exporté des côtes de l'Afrique environ 524,000 esclaves, malgré les efforts de la France, de l'Angleterre et des Etats-Unis qui entretiennent à grands frais des ascadres destinées à empêcher ce trafic. Qu'il est triste de penser que tant de millions d'hommes sont dépouillés de leur liberté, arrachés à leur terre natale, traités avec la plus grande cruauté pendant la traversée de la mer, puis vendus comme un vil bétail pour souffrir et souffrir toujours.—C'est à Cuba et au Brésil qu'on vend ces esclaves.

**EDUCATION DANS LE VERMONT.**—L'*Avenir* nous apprend que 90,000 enfants fréquentent les écoles primaires dans l'Etat de Vermont, tandis que dans le Bas-Canada, dont la population est près de trois fois aussi nombreuse, il n'y en a que 60,000, qui jouissent des bienfaits de l'instruction. C'est un fait aussi triste que significatif, et qu'il importe de noter.

**CULTURE DU THE AU BRÉSIL.**—Il y a plus de trente ans qu'on a introduit la culture de cette plante au Brésil, mais ce n'est que depuis quelques années seulement qu'elle réussit parfaitement. On dit qu'à présent le thé de ce pays est tout aussi bon que celui de la Chine. Comme il y a une grande variété de climats dans l'Amérique du Nord, il est probable qu'on pourrait aussi réussir à le cultiver. Ce serait très-important, vu que dans les Etats-Unis et le Canada s'en consomme environ 10,500,000 livres.

**LA RECOLTE DE LA GLACE.**—Ces mots sonnent étrangement à des oreilles canadiennes, parce que les Canadiens n'ont pas encore appris à connaître et à exploiter toutes les ressources de richesses que leur pays renferme. Avec les facilités que nous possédons pour la production et l'exportation de la glace, Massachusetts, le plus riche, à proportion de son étendue et de sa population, de tous les Etats de l'Union américaine, quoique ces productions naturelles commercialement exploitables se bornent presque à la glace et au granit, serait bien plus riche encore. Là, on regarde un grand froid en hiver comme un "temps favorable à la récolte." Un journal de Lowell, ville à manufactures, placée loin dans l'intérieur, mais que les chemins de fer mettent en communication avec l'océan, dit que les froids récents ont été propices pour l'avancement de la récolte, et que dans quelques endroits on a commencé à la serrer, c'est-à-dire, à remplir les glaciers. Il ajoute qu'une compagnie de quinze messieurs, ayant un capital social de \$20,000, élève sur les bords de l'Etang on petit lac de Haggott, le long de la ligne du chemin de fer de Lawrence, des bâtiments capables d'en contenir dix mille tonneaux. La glace sera embarquée à Salem pour le sud et partout où il y a un marché.—*Moniteur Canadien.*

**UNE LOI DE LA CAROLINE.**—Par une des lois de la Caroline du Sud dont personne ici qu'on sache n'avait jusqu'à présent signalé la singularité, tout nègre ou personne de couleur fuisant partie de l'équipage d'un navire étranger venant dans les ports de cette province, soit pour y faire le commerce ou pour se mettre à l'abri de la tempête, ou parce qu'il se trouve en détresse, est susceptible d'être arrêté de suite et d'être renfermé dans la prison jusqu'au départ du vaisseau, le capitaine obligé de pourvoir à la subsistance du prisonnier pendant sa détention.

Les personnes arrêtées sont des sujets de puissances étrangères. Cette loi de la Caroline est devenue déjà plus d'une fois l'objet de discussions dans la chambre des communes d'Angleterre, tout récemment même en France dans l'Assemblée nationale. A différentes reprises, elle est devenue l'objet de plaintes d'agents de la Grande-Bretagne auprès du gouvernement fédéral. Il y a quelques mois un sujet britannique, homme de couleur, a dans Charleston, été mis dans la prison de cette ville en vertu de cette loi de la Caroline. Ce fait est devenu l'objet de remarques dans les papiers publics et d'une correspondance entre le cabinet britannique et le Secrétaire d'Etat des Etats-Unis. (*Extrait du Moniteur Canadien.*)